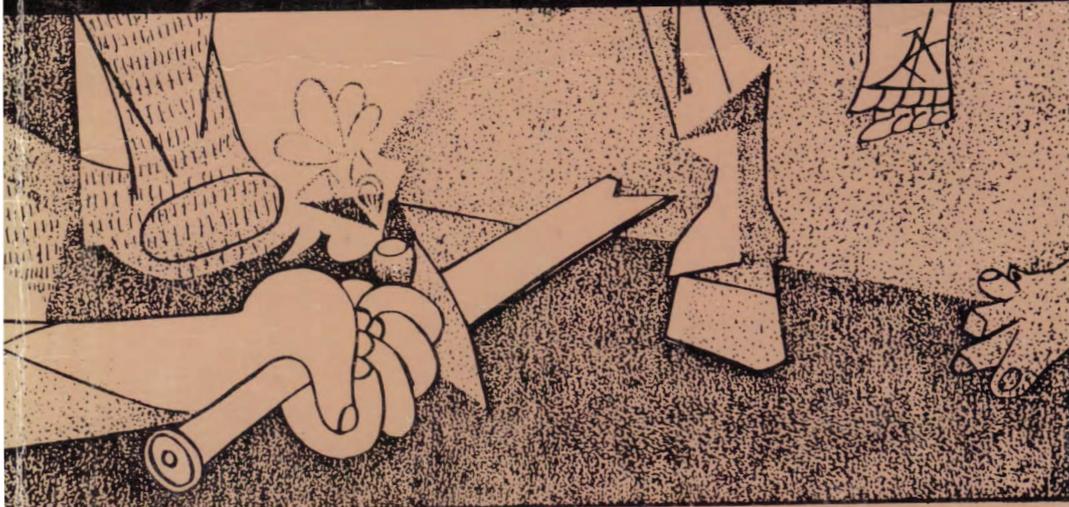


CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES HISPANIQUES
DU XX^e SIÈCLE

**LES MYTHOLOGIES HISPANIQUES
DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE**



HISPANISTICA XX



UNIVERSITÉ DE DIJON

CAIN REVISITE (VICTORIANO CREMER, *LIBRO DE CAIN*, 1958)

Jean TENA
CERS Université de Montpellier (France)

"Ré-inventons les dieux, tous les mythes des siècles"
Jim Morrison (*Une prière américaine*, 1970)

"... esa complaciente vecindad donde por fin Abel se venga
de su hermano"
José Manuel Caballero Bonald (*Laberinto de fortuna*, 1984)

"... cada uno de los dos fue Caín y cada uno, Abel. Los
enterraron juntos"
Jorge Luis Borges, (*Los conjurados*, 1985).

D'après Northrop Frye, "l'histoire de Caïn le laboureur et d'Abel le berger" repose sur de puissantes bases économique-religieuses : "Les auteurs de la Bible ont eu tendance à idéaliser l'étape pastorale de la vie des Israélites en l'opposant à l'étape agricole dans laquelle la contamination par les cultes voisins de Canaan était si fréquente et si pénétrante" ; par ailleurs, "Abel, le berger assassiné, est aussi pour le christianisme un type du Christ..., victime humaine identifiée à l'agneau pascal tout comme Abel, par sa mort, est identifié à son sacrifice" ⁽¹⁾. Sur le plan littéraire, Caïn, fils aîné évincé, rejoint d'autres figures bibliques que le romantisme, en particulier, va réactiver ⁽²⁾. C'est à partir du romantisme, en effet, que "l'intérêt passe d'Abel, victime insignifiante, à Caïn, qui accuse Dieu d'être

(1) Frye, N., *Le grand code*, Paris, Seuil, 1984, p. 205.

(2) "Avec le romantisme arrive un grand regain de sympathie à l'égard de ces figures rejetées, mais pour le moins quasi tragiques, de la Bible, qui peuvent être exilées, mais qui sont, d'un autre point de vue, les héritiers légitimes. Caïn, Ismaël, Esaü, Saül, Lucifer lui-même, tous sont des héros romantiques", *ut supra*, p. 250.

l'auteur du mal. Le personnage mythique de Caïn naît alors, grâce à cette signification nouvelle et moderne" (3). En 1821, Byron en fait le héros angoissé d'une tragédie en vers ; Baudelaire, dans son poème "Abel et Caïn" (*Les Fleurs du Mal*, 1857) oppose "âprement les deux races, condamne la race méprisante d'Abel..., exalte celle de Caïn... et prédit son triomphe" ; Michelet, quant à lui, accuse Dieu qui "choisit l'oisif Abel contre le travailleur Caïn...". (*La Bible de l'humanité*, 1864) (4). Presqu'un siècle plus tard, Camus reprendra cette version "subversive" du mythe : "Avec Caïn, la première révolte coïncide avec le premier crime. L'histoire de la révolte, telle que nous la vivons aujourd'hui, est bien plus celle des enfants de Caïn que des disciples de Prométhée" (5).

En Espagne, la génération de 98 va accorder une attention toute particulière au personnage. "La sombra de Caïn" hante le Machado des *Soledades* (1907) et des *Campos de Castilla* (1912). Mais c'est sans doute Unamuno qui propose la lecture la plus intéressante du mythe avec le héros de son roman *Abel Sánchez* (1917), Joaquín Monegro. Celui-ci, lecteur tourmenté du *Caïn* de Byron, se confond avec le personnage biblique, victime réelle du trop grand succès de son frère : "no me cabe duda de que Abel restregaría a los hocicos de Caïn su gracia, le azuzaría con el humo de sus ovejas sacrificadas a Dios" (6). Un Abel que son propre fils juge d'ailleurs sévèrement : "Es de corcho... No vive más que para su gloria... No busca más que el aplauso. Y es un egoísta, un perfecto egoísta. No quiere a nadie" (7). Le mythe, ici, est, avant tout, un instrument d'exploration des "hediondas simas del alma humana" (8). C'est dans le même but qu'il est utilisé, trente ans plus tard, par Ana María Matute (9), ou, il y a quelques mois, par un jeune romancier canarien, José Carlos Cataño (10).

Mais c'est surtout la guerre civile et ses suites qui vont réactiver le mythe dans un sens très précis par la reprise du clivage originel Abel/bien, Caïn/mal. La version dominante-en fait, celle des vaincus- est généralement manichéenne. D'un

(3) Albouy, Pierre, *Mythes et mythologies dans la littérature française*. Paris, Armand Colin, 1969, p. 154-155 (dans le chapitre intitulé "les mythes de la révolte").

(4) *Ut supra*, p. 155-156.

(5) Camus, Albert, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 50.

(6) *Abel Sánchez*, Madrid, Aguilar (Col. Crisol), 1951, p. 386.

(7) *Ut supra*, p. 440.

(8) Prologue de la 2e édition (1928) : *ut supra*, p. 329. Dans ce même texte, Unamuno souligne -prémonitoirement?- : "No es Caïn, lo malo ; lo malo son los cainitas. Y los abelitas" (p. 333).

(9) "La vida de Tito era una maldición sobre la de Aldo... ¡Señor, aquel hermano le había despojado de Jacqueline y luego de la tierra !" (*Los Abel*, Barcelona, Destino, 1948, p. 224).

(10) "¿Debo merecer pues el castigo, la muerte por envidia del hermano ?" ; "No pensé en la historia de Jacob y Esaú, ni en la de Abel y Caïn, un cuarteto que con los años he mezclado y confundido respecto a nuestra relación" (*De tu boca a los cielos*, Barcelona, Edicions del Mall, 1985, p. 72 et 24).

côté, "la lanza cainita" ⁽¹¹⁾ des "vencedores/Caïnes sempiternos" ⁽¹²⁾ ; de l'autre, la victime, la "sangre abel" ⁽¹³⁾. Opposition que l'on peut retrouver, explicitement ou non (il faut toujours tenir compte de la censure), aussi bien dans un roman d'A-M Matute (*Primera memoria*, 1960) que dans "Oración de Caïn y Abel", deuxième volet de l'oeuvre dramatique d'Alfonso Giménez Romero, *Oratorio*, créée en 1969 par le "Teatro Estudio Lebrijano" ... Cette poétique dominante du mythe n'empêche pas quelques variantes intéressantes. Celle de Pedro Salinas, par exemple, dans sa pièce de théâtre *Caïn o una gloria científica* (1950 ?). Abel, Prix Nobel de physique à trente ans, a découvert l'arme absolue que le gouvernement de son pays veut utiliser pour gagner la guerre. Désirant emporter son secret dans la tombe, le savant demande à son frère Clemente (le bien nommé) de le tuer. Celui-ci obéit "con infinita ternura" et déclenche, bien entendu, la colère des militaires frustrés : "GENERAL... ¡Criminal, asesino, Caïn, Caïn... ! Ha matado a su hermano..." ⁽¹⁴⁾. Le retournement, en fait, n'est qu'apparent : le vrai Caïn n'est pas celui que l'on accuse mais celui-là même qui voulait imposer à Abel une solution pire que la mort. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'un général est chargé de conclure la pièce par une contre-vérité aussi flagrante.

(11) Felipe, León, "Oferta" (18/03/1938), *Antología rota*, Buenos Aires, Losada, 1972, p. 48.

(12) Cernuda, Luis, "Un español habla de su tierra" du recueil *Las nubes* (1937-1940), *Poesía completa*, Barcelona, Barral, 1974, p. 269.

(13) Otero, Blas de, "Hija de Yago" (1951), *Pido la paz y la palabra*, Barcelona, Lumen, 1980, p. 19. Le binôme Abel / Caïn revient, à plusieurs reprises, dans les poèmes de cet auteur : cf. "Me llamarán..." (1951, même recueil, p. 45) ou "Entendámonos" (*En castellano*, 1959) :

"Por eso
 todos-vosotros, ellos-
 llevamos
 el signo de Caïn grabado
 en la sangre.
 ¡Aire !
 Aventad
 el ayer, mañanead
 ardidamente.
 ¡Fortificad abeles !
 Enhiesta,
 el alba os hable en vuestra almena abélica" (*Con la inmensa mayoría*, Buenos Aires, Losada, 1960, p. 147).

A ce propos, Evelyne Martin Hernandez fait remarquer "la création de l'adjectif "abélica" qui se présente à la fois comme une dérivation du prénom célèbre et comme un privatif "a-bélica", le contraire de belliqueux. Enfin les paronomases : "abeles, ... alba...hable...abélica" étayent musicalement le thème et l'impriment plus fortement dans l'imagination du lecteur (*Structure et signification de l'espace et du temps dans l'oeuvre poétique de Blas de Otero*, Thèse de 3e cycle, Clermont-Ferrand, 1978, p. 136.

(14) Salinas, Pedro, *Teatro*, Madrid, Narcea, 1979, p. 273.

Par rapport à celle de Salinas, la variante que propose *Libro de Caïn* ⁽¹⁵⁾ est, en fait, une véritable *déconstruction* du mythe. Créateur et animateur de la fameuse revue *Espadaña* (1944-1950), poète retenu par l'*Antología consultada* de 1952, Victoriano Crémer semble pourtant accepter, en ce qui concerne son oeuvre poétique, la version "canonique" de l'après-guerre, puisqu'il appelle de ses voeux "une Espagne fraternelle de paix, de liberté, d'amour dans laquelle les *Caïns* n'auraient plus leur place" ⁽¹⁶⁾.

Les premières lignes du roman vont, apparemment, dans le même sens. Du côté d'Abel, le blanc de ses moutons, le calme et la chaleur ("sosiego", "caliente", p. 13) ; du côté de Caïn-berger comme son frère- l'agressivité, le froid ("agujas de la escarcha", "uñas bien afiladas", p. 13) et bien sûr, "las ovejas negras" (p. 14), lexie qui impose d'entrée l'équation Caïn=brebis galeuse. La description physique des deux frères n'est pas faite pour détromper le lecteur : "Caïn era moreno, de exigua talla pero potente y duro. Abel era esbelto, tenía la tez blanca y el cabello del color del trigo quemado, en gruesas crenchas destrenzado. Caïn era como un puño de sombra ; Abel parecía a veces una luz cuajada y suspensa" (p. 14). Mais, très vite, un certain nombre d'indices viennent parasiter cette vision conventionnelle. Caïn "fuerte y noble" (p. 14-15), travailleur infatigable, prend en quelques pages une épaisseur qui manque totalement à Abel, "abúlico como un ídolo" (p. 17), "un ser indefinido ; ... un tímido que necesitaba sentirse amparado, querido, mimado" (p. 44), "el dulce y mínimo Abel" (p. 52). Le point culminant de l'inversion est atteint dans les rapports des deux frères avec Amo Dios ⁽¹⁷⁾. Dans la Bible, "hizo Caïn ofrenda a Yavé de los frutos de la tierra, y se la hizo también Abel de los primogénitos de su ganado, de lo mejor de ellos ; y agradóse Yavé de Abel y su ofrenda, pero no de Caïn y la suya" (*Génesis*, 4/3-5). Ici, la hiérarchie est complètement retournée : "-Tú sabes, Caïn, que te tengo especial cariño... Porque eres bueno y humilde y trabajador... Las ovejas negras que tú cuidas son mis mejores ovejas... Eres mi orgullo, Caïn, y yo te aprecio...

LLegaba entonces Abel jadeante, y arrojándose en tierra, cogíase al pie de Amo Dios y le besaba las espuelas de plata.

(15) Crémer, Victoriano, *Libro de Caïn*, México, Compañía General de Ediciones, 1958. Dans le prologue, Max Aub rappelle que "el tema de Caïn y Abel es de gran abolengo en la literatura española moderna, y no sólo por influencia romántica. Surge de la entraña misma de la tierra, de las condiciones sociales, nunca resueltas. Aún suena la voz de los grandes muertos : Unamuno y Machado, tan en la entraña de los jóvenes escritores españoles" (p. 10).

(16) Flechniakoska, J.L., "Victoriano Crémer, fundador de la revista *Espadaña* et poète des pauvres et des travailleurs", *Actes du Quatrième Congrès des Hispanistes Français* (Poitiers, 18-20 mars 1967), p. 59-71 (citation, p. 65). La bibliographie, p. 70-71, pourra être complétée par celle qui figure sur la 4e page de couverture du 2e tome de *Poesía*, León, CSIC (Col. Provincia), 1984, 2 vol. Par ailleurs, *Espadaña* a fait l'objet, en 1978, d'une réédition en fac-similé.

(17) Crémer transpose thèmes et personnages bibliques dans un espace espagnol des années 30 ou 40. D'où cet Amo Dios, propriétaire terrien, cacique, employeur d'Adam et des siens ; d'où, dans la deuxième partie, une description réaliste des quartiers pauvres de la ville de León, baptisée Noriega...

-¡Oh, Señor ; corrí a tu encuentro apenas sentí el caballo en el camino !

Pero Amo Dios hacía como que no advertía la presencia de Abel" (p. 20-21).

Par contre, Eva, la mère, respecte à la lettre la tradition biblique. Pour elle, Abel est "la luz de mis ojos" (p. 22) et Caïn "malo desde mis entrañas..., pequeño y feroz, azuzado por sangre negra..." (p. 32) ⁽¹⁸⁾.

Déchiré entre ces jugements contradictoires, Caïn qui aime son frère "hasta dolerle el corazón" et qui en est aimé "hasta el odio" (p. 15), Caïn, "el escudo protector de Abel, su mastín guardador y celoso" (p. 17), Caïn le mal-aimé ("Yo os quería y me castigasteis con desamor", p. 35), décide de se sacrifier : après avoir noyé ses fameuses brebis noires, il disparaît à son tour dans la rivière en crue (p. 25-26). Inversion capitale, donc, puisqu'ici c'est Caïn qui est éliminé (et très vite, le roman comptant 222 pages). Les suites en sont logiques. La fameuse question (*Génésis*, 4/9) sera, une fois de plus, posée par Amo Dios au frère survivant : "¡Abel ! ...¿Qué has hecho de tu hermano ?

-¿Por qué me lo preguntáis a mí, Señor ? ...¿Soy acaso el vigilante de mi hermano ?" (p. 30).

Abel et les siens, chassés par Amo Dios, subiront la malédiction biblique ("andarás...fugitivo y errante", *Génésis*, 4/12) : "Somos ya gente sin patria... Andamos, andamos, andamos... ¿Hacia dónde ? ¿ Hasta cuándo ? (p. 81). Ils sont d'ailleurs, comme leur antécédent, marqués d'un signe ("Puso, pues, Yavé a Caïn una señal", *Génésis*, 4/15) : "todos nos miran ton temor, con odio... Lo saben todos; y si no lo saben lo adivinan en nuestros rostros" (p. 82). Si Caïn, chassé "à l'est d'Eden", construit la première ville (*Génésis*, 4/17), c'est une ville, Noriega, qui sera le terme de l'errance d'Abel et des siens. Là, lui et son père Adán travailleront dans une carrière (pour construire d'autres villes ?) ; là, dans "un cuartón metido en las honduras de un caserón del Barrio de Puertamoneda" (p. 102), semblable à une "cueva de alimañas hostigadas" (p. 103), les réprouvés devront, à leur tour, "pasar las de Caïn". La fin du roman, ouverte mais désespérée, décrit leur tentative de fuir la ville, en ordre dispersé, pour retrouver leur terre natale. María, fille d'Amo Dios reniée par son père, amoureuse de Caïn, femme d'Abel qui lui a donné un fils, erre, "sola y perdida" (p. 197) ; Abel et sa mère s'écroulent, "rendidos sobre el polvo", sous un soleil de sang (p. 209) ; quant à Adán, l'homme de l'origine, c'est lui qui clôt le livre après avoir reçu les coups de bâton d'un gardien de square : "Restregó la sangre que le manaba de la frente, mientras caminaba sin tregua, sin esperanza..."

(18) Eva reprend pratiquement, en l'inversant, le jugement du protagoniste d'*Abel Sánchez* cité plus haut (Référence note 6) : "aquel hijo tan suyo (al que Caïn humillaba siempre, porque era distinto y porque guardaba el rebaño predilecto del Amo)" (p. 66).

(p. 222). Trois trajectoires maudites que les points de suspension qui en marquent le terme semblent rendre cycliques, éternelles.

Déconstruction ou inversion totale du mythe dont une analyse plus poussée montrerait toute la richesse, *Libro de Caïn* n'est pas, on s'en doute, un simple exercice de style. Edité au Mexique, couronné en 1958 par le prix de la "Unión de Intelectuales Españoles en México", ce roman ne peut être neutre : en fait, il s'en prend à l'environnement immédiat de son auteur, le franquisme des années 50. Une fois de plus, une réalité (la noblesse et la bonté de Caïn) est *escamotée* par une version "liturgique", manipulée et aliénante. Version confortée et transmise, comme on l'a vu, par la mère, pivot essentiel de la doctrine morale, familiale et sociale du franquisme⁽¹⁹⁾. Symbole de liberté ("¡Caïn, Caïn !... Siempre el nombre y el recuerdo del pastor muerto, cuando algo suscitaba imágenes de liberación" p. 113), Caïn, le différent, victime d'une sorte de guerre civile familiale, n'a eu d'autre bourreau que la haine infondée de ses proches ("Yo con mi envidia. Ustedes con su desamor ; y todos con nuestro egoísmo... Le matamos entre todos", p. 205). Dans un registre plus dramatique, il rejoint, face au monde à l'envers de l'Espagne franquiste, ce pauvre "lobito bueno", cher à José Agustín Goytisolo et à Paco Ibáñez, "a quien maltrataban todos los corderos"...

(19) La mère, en effet, doit "perpetuar un determinado modelo de familia jerárquica e individualista que sería uno de los soportes fundamentales del Estado corporativo que se pretende instaurar... La mujer-familia, por otra parte, asegura la pervivencia de los roles de cada uno en el conjunto social" (Pastor, María Inmaculada, *La educación femenina en la postguerra (1939-1945)*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1984, p. 37).